

Manaus : stage de contre guérilla en jungle

JP Vallin

Quand j'appris fin 1981 que ma candidature pour le stage de Manaus avait été retenue, à peine passé le moment de joie et les félicitations des copains, je pris conscience qu'il ne me restait que cinq mois pour apprendre le portugais. La langue était absolument obligatoire, les interrogations écrites se faisant en Brésilien. J'eus tôt fait de dénicher un professeur à Cayenne, où j'étais en garnison à l'époque. Mais à raison de 2 cours par semaine, j'appréhendais que ce ne fut un peu juste. De toute façon, que ce soit par mon emploi du temps ou pour des raisons financières, je ne pouvais guère faire plus. En Guyane, département français, les salaires étaient étriqués eu égard au coût de la vie, et ne permettaient pas de mettre sou vaillant de côté. Et je savais devoir payer les cours de ma poche. Mais le stage avait une réputation mythique qui compensait ce petit sacrifice. D'abord il n'y avait de place au légendaire CIGS (Centro de Instrução de Guerra na Selva) que pour un seul officier de l'armée française. Il se trouve que j'avais croisé l'un d'entre eux au 8ème RPIMA, le Lieutenant Ferniot. Il ne cachait pas qu'il en avait bavé, mais se révéla finalement peu disert sur le sujet. Concernant les détails du stage, je restai sur ma faim. Ses non-dits et ses silences, le regard perdu ailleurs, m'offraient des pages blanches que mon imagination avait tôt fait de remplir. Au plan physique, j'étais assez confiant : j'avais un long passé sportif en club, ou je pratiquais l'athlétisme, et la saine rivalité qui régnait entre les cadres de la compagnie, bien orchestrée par son chef, le Capitaine Dury, était garante de mon état de forme. Au plan moral, lorsque ma désignation me parvint, j'étais déjà familier avec la jungle. En effet, hormis les missions auxquelles j'avais participé, le Colonel de Marcellus, qui commandait alors le 9e BIMa m'avait chargé de créer un Centre d'Accoutumance et d'Entraînement à la Guerre en Forêt Equatoriale. L'appréhension du néophyte était de ce fait loin derrière moi. Restait posée la question de la résilience psychologique. Tiendrais-je le coup devant les nuits sans sommeil, les journées sans manger, les inspections harassantes, les marches interminables en forêt, les heures passées dans une eau opaque, les techniques, tactiques et stratégies à assimiler dans une autre langue ? Ne risquais-je pas de me laisser submerger par le gigantisme amazonien, ces fleuves et cette forêt démesurés ? Les moniteurs brésiliens, froids et rigoureux, n'auraient-ils pas raison de ma détermination et de ma ténacité ? C'est à toutes ces questions que je souhaitais répondre en me portant volontaire pour le stage. Plus le moment du départ approchait et plus ces interrogations se faisaient prégnantes, au point de réaliser que malgré mes lectures attentives et en dépit des quelques informations glanées ici ou là, je ne savais que très peu de chose sur le contenu détaillé du stage. Certes j'avançais vers l'inconnu, mais n'était-ce pas là l'un des aspects essentiels de ma vocation. « *Alea jacta est* », on verra bien. Celui qui n'a pas essayé, tenté en donnant le meilleur de lui-même ne sait pas ce dont il est capable et ne se connaît pas vraiment. Il est de ces moments où l'interrogation devient un frein, et où le seul credo viable est une résolution sans faille. Manaus est certainement l'un de ces moments. Le stage n'a rien usurpé de la légende qu'il suscite. Il est dur, très dur, et contraint chaque individu, si solide soit-il, à se dépasser physiquement comme intellectuellement en restant moralement d'une résilience à toute épreuve, car le travail de sape est permanent. Avec le recul, cette exigence s'érige en vérité « *sine qua non* ». Lorsque l'on n'est pas sud-amérindien, combattre en jungle demande de disposer d'une grande vitalité.

Un début de stage en fanfare

Quelques semaines avant le départ, j'apprends qu'un autre Français suivra l'instruction brésilienne. Il s'agit du Lieutenant Serve, du 3^e REI de Kourou. Nous nous retrouvons sur le tarmac de l'aéroport Rochambeau, proche de Cayenne. L'arrivée à Manaus s'effectue dans un dépaysement complet, proche de la perte de repères. L'avion a décollé d'une petite agglomération provinciale aux toits de tôle ondulée pour se poser dans une mégalopole aux toits couverts d'ardoises, de tuiles, de tôles, de ciment. L'aéroport s'étend à l'est de la ville, plantée sur la berge nord du Rio Negro. Le réseau routier de la ville est entièrement goudronné. Dans un ricochet de soleil, la coupole du légendaire Teatro Amazonas de Manaus nous adresse un clin d'œil fugace. Non loin, l'activité du port témoigne de l'importance de la ville, porte d'entrée de milliers de rêves fabuleux et inassouvis. A l'aéroport, nous sommes rapidement pris en charge par un officier qui s'exprime en Portugais, bien sûr, et plutôt vite à mon goût. Puis nous embarquons dans un minibus qui traverse quelques quartiers centraux, et qui nous fait l'honneur de longer un instant le fameux Opéra. De loin, nous apercevons ce que nous pensons être l'autre rive du fleuve, qui s'avère n'être que l'une des nombreuses îles qui en jalonnent le cours. Puis le véhicule s'engage dans l'avenue Sao Jorge, et débouche sur le CIGS, l'École de Guerre en Jungle. Un moniteur se présente à la descente du car, et nous cicérone jusqu'à notre dortoir. Très courtois, il nous en vante les avantages. En réalité, deux jours plus tard nous quitterons les locaux de l'école pour nous installer en forêt. Sur les deux mois et demi que dure le stage, nous ne reviendrons que deux fois à Manaus pour des périodes de 24 heures, une fois pour une période de 48 heures. Notre brave moniteur omet de mentionner ces détails. Nous percevons notre paquetage, puis nos armes. Concernant ces dernières, le moniteur croit utile de nous rappeler qu'elles doivent demeurer propres en permanence. Sous l'évidence du propos, certains haussent les épaules. Sans doute vont-ils y repenser quelques jours après. J'apprends que pendant la durée du stage, j'ai obligation d'échanger mon patronyme contre le numéro vingt-deux. Je ne suis plus que « vinte e dois ». Mes camarades de stage ne sont eux-aussi plus que des chiffres jusqu'au numéro « trinta e dois ». Puis un autre cadre survient, qui daigne nous donner les activités du lendemain. Une visite médicale, divers tests de sports nous attendent. Au repas du soir, le ton est donné : feijaos, i, e haricots rouges brésiliens. Malgré la lassitude liée à la répétition de ce plat jusqu'à l'écœurement, et la tentation de m'en passer, je le trouve si roboratif que jusqu'à la fin, j'avalerais mes « feijaos » machinalement, pour tenir bon un jour de plus... Dans le dortoir, la tension du premier jour et la part d'inconnu qui subsiste repoussent le sommeil de bon nombre d'arrivants. On fait connaissance. Un marin, un pompier, un aviateur, un policier, un jeune médecin militaire, tous brésiliens, sont de la partie. Dans les nationalités étrangères représentées, il y a l'Equateur, la Colombie, le Pérou, le Venezuela et nous, les deux Français. Une ambiance confraternelle s'installe, chacun sachant qu'il faudra souvent se serrer les coudes face à une adversité polymorphe. Les lumières sont éteintes depuis à peine une demi-heure quand le moniteur fait irruption et éructe : « rassemblement dans 10 minutes en tenue jungle ». La chambre se rallume. Un brouhaha s'installe. Des regards interrogatifs se croisent.

Puis, à peine rassemblés, nous embarquons dans deux camions qui quittent le CIGS, roulent vers le centre de l'agglomération et s'arrêtent devant l'une des entrées de l'hôpital principal de Manaus. Nous débarquons et nous nous trouvons rassemblés dans une grande pièce éclairée de néons blancs. Deux médecins nous font alors un cours sur la pose de points de suture. Deux cadavres sortis du formol gisent sur des tables. L'un des docteurs nous démontre comment suturer l'un deux après l'avoir ouvert d'un magistral coup de scalpel. Puis c'est à nous de procéder, l'un après l'autre. Sous l'âcreté des vapeurs de formol qui envahissent progressivement la pièce, nous nous mettons à larmoyer les uns après les autres. Certains stagiaires ne distinguent plus la plaie à refermer et posent leurs points de suture presque au hasard, ce qui leur vaut de recommencer trois, voire quatre fois les gestes attendus. Les médecins qui vérifient sont impitoyables et sanctionnent la moindre laxité du nœud. Ils lacèrent la peau ailleurs et l'on recommence. La leçon s'éternise. Vers 2h30 du matin, les yeux rougis par le treillis rugueux dans lequel chacun a essayé de sécher ses larmes, nous rentrons à l'école.

Le lendemain ont lieu les tests de sport. La plupart des épreuves se déroulent dans l'enceinte du CIGS. On grimpe à la corde, saute en hauteur, porte des charges sur de courtes distances. En fin de matinée, lors d'une visite médicale superficielle, un vaccin anti paludique nous est administré par voie sous-cutanée. J'interroge mes camarades sur son efficacité. Le vaccin est connu et selon eux efficace. L'après-midi, aux heures chaudes, c'est le 3000 mètres. Le taux d'hygrométrie ambiante est alors de l'ordre de 98 pour 100. Nous courons en ville, sur une route goudronnée. Je pressens qu'au train où vont les choses, il serait sans doute judicieux d'en garder un peu sous le pied pour durer jusqu'à la fin du stage. Je clos néanmoins ma course à une honorable deuxième place. Puis a lieu la redoutable épreuve de natation lors de laquelle il nous est demandé d'effectuer 200 mètres en piscine, tout habillé, avec les chaussures au pied et l'arme de dotation, en l'occurrence un Fall à crosse repliable. L'exercice est long et épuisant. En guise d'encouragements, les moniteurs houspillent les plus lents. Au repas du soir, des « feijaos » ! Vers 20h30, le moniteur de jour nous rassemble à nouveau. Nous prenons à pied la direction du zoo de l'école. Après un tour rapide devant les cages des pensionnaires du zoo, un moniteur nous montre comment attraper à la main une énorme araignée, puis un serpent non venimeux mais de belle taille. Après quoi il se tourne vers les élèves et avec un large sourire nous annonce : « Voilà ! À vous de faire, maintenant ». Le volontariat se fait attendre un peu. Deux ou trois stagiaires se laissent glisser discrètement en queue de groupe. Puis les autres moniteurs présents prennent les affaires en main et élaborent un ordre de passage. D'autres araignées et deux autres serpents de plus de trois mètres sont sortis des enclos où ils dormaient. Quand le coup est pris, les araignées se révèlent assez dociles, ce qui n'est pas le cas des reptiles. En effet, les premiers stagiaires à passer, de crainte de se faire mordre, leur serrent le cou jusqu'à la limite de l'étranglement, ce qui a pour conséquence de rendre très agressif les bestioles, le boa en particulier. Quelques stagiaires hésitants paient comptant leur manque de réflexe et passent au retour par l'infirmier pour se faire extraire de la main ou du bras des dents fines comme des aiguilles. Le seul risque est l'infection, fréquente sur les morsures mal soignées.

Le lendemain matin, le stagiaire Vénézuélien paraît fébrile. Il fait le tour de la chambrée, répétant à l'envi à qui veut bien l'entendre qu'il est venu ici comme observateur. Il rencontre des regards froids, totalement dénués d'empathie. Lorsqu'arrive le moniteur, il se précipite à sa rencontre pour expliquer son cas. Impavide, celui-ci le regarde et répète : « observateur ? Vous êtes sûr ? » puis il lui demande de le suivre pour en discuter avec le Colonel Pedrozzo, Commandant l'Ecole. Nous ne reverrons plus le lieutenant Vénézuélien. Le soir même, nous apprendrons qu'il a pris le premier avion en partance pour son pays. Le ton est donné. La matinée se passe à parfaire nos gestes de secouristes. Nous apprenons en effet à faire des piqûres : sous-cutanées, intramusculaires et intraveineuses. Les deux premières ne présentent pas de difficulté. L'intraveineuse requiert un peu plus d'adresse et de confiance en soi, tout ce que n'a pas le binôme dont le hasard m'a gratifié, et qui, avant de me perforer la veine médiane de part en part à l'exquise courtoisie de s'excuser à l'avance si... Quand mon tour vient de le piquer, l'idée de lui rendre la monnaie de sa pièce vient me taquiner, mais je l'ignore. Nous nous retrouvons quatre « perforés » à l'infirmerie, pour un pansement sommaire qui cache à peine nos hématomes violacés, de la taille d'une petite soucoupe à café. L'après-midi passe vite. Nous nous préparons enfin à partir. Les amuse-bouche vont prendre fin. Nous avons appris à répondre « Selva » à tout bout de champ. Pour oui, à vos ordres, j'exécute, j'ai bien compris, si fait, j'y cours, maintenant que vous me le dites, certes, et vous ne voyez donc pas que je suis crevé, j'en ai plein les bottes, ou vous commencez à m'indisposer un peu, c'est « selva » ! Et lorsque la conviction n'y est pas, le moniteur, feignant l'indignation, réclame une série de « selva » tonitruants.

Notre barda bouclé, nous grimpons dans les camions qui nous emmènent au camp forestier. Les maisons se raréfient en bordure de route jusqu'à ce que la sensation d'avoir changé de monde nous gagne. Encadrant le ruban gris saupoudré d'ocre sur lequel nous roulons, cent nuances de verts nous accueillent. Après une heure et quart environ de voyage, les camions s'engagent sur une piste en latérite. Encore quelques kilomètres et les baraquements sommaires du site d'instruction apparaissent : une cuisine, quelques carbets ou paillottes, un petit amphithéâtre couvert, et plus loin, des sièges en bois en escalier. Le moniteur de jour nous assigne vaguement nos emplacements pour installer nos hamacs. Il s'agit d'un petit mamelon de l'autre côté d'un talweg escarpé. Il fait nuit quand nous dînons mais l'obscurité vient absorber la forêt dès 18h30. A la manière dont les uns et les autres s'installent, je commence à distinguer les néophytes des stagiaires rompus à la vie en forêt. A une heure du matin, un autre moniteur passe secouer les hamacs et nous donne quelques minutes pour venir présenter notre poignard, notre machette et notre fusil démonté dont les pièces sont rassemblées dans le bob censé nous protéger du soleil. Bien entendu, pour la première inspection de propreté, nul ne trouve grâce à ses yeux et il renvoie l'un après l'autre les stagiaires nettoyer leurs armes dans les hamacs. Comme les autres, je dois attendre que s'écoulent dix minutes avant de présenter à nouveau l'ensemble. Le transport des pièces de fusil dans le bob retourné requiert un bon sens de l'équilibre. C'est là que le choix du terrain prend tout son sens. Le petit escarpement, de nuit, est l'obstacle de trop. Certains n'atteignent pas la route, et, après être tombés ou avoir laissé choir une pièce du petit chapeau, ils reviennent directement au hamac redonner un coup de chiffon à l'armement. Sous la pluie, l'exercice est un véritable numéro d'équilibriste. Mon vocabulaire brésilien s'enrichira à cette occasion de quelques expressions.

Le régime de croisière

A partir de ce moment, les semaines vont se consumer très rapidement, semble-t-il. Au bout d'une dizaine de jours, la fatigue physique commence à se faire sentir. Elle ne tarde pas à se doubler d'une érosion psychique chez les moins endurcis. L'attente permanente liée à la méconnaissance totale du programme, de ce qui va suivre dans l'heure ou demain use les esprits. Parfois, en courant l'arme contre la poitrine tout en chantant, nous passons à midi devant les cuisines, sans nous arrêter, pour enchaîner avec un autre cours. Dans ces moments-là, l'agression est aussi morale que physique. Malheureusement, quelques officiers ne se sont pas mentalement préparés à une adversité permanente aussi forte, aussi sournoise, aussi usante à la longue. Pour ce qui me concerne, je sens bien que j'ai perdu quelques kilos, mais cela ne m'affecte pas encore. Pendant les marches et combats de nuit, il arrive que les moniteurs disparaissent pendant une trentaine de minutes. Pendant que quelques stagiaires brésiliens devisent sur l'attitude à adopter, je dors à même le sol, après avoir nettoyé mon emplacement. L'officier équatorien fait de même. Au fil du temps, nous sommes de plus en plus nombreux à récupérer ainsi. A compter du dixième jour, à intervalles irréguliers, des stagiaires nous quittent. L'un se blesse au genou avec sa machette. Un autre est arrêté pour anémie. Un troisième, après un sévère accès dysentérique, vient nous voir un soir, et nous annonce qu'il est au bout du rouleau et demandera à quitter le stage le lendemain matin. Son départ nous attriste tous. L'homme était sympathique et jusque-là ne s'était jamais plaint. Un autre jour, un camarade perd brutalement contrôle de lui-même et quitte le peloton qui passait une fois de plus devant les cuisines sans s'arrêter pour aller s'attabler seul dans la salle à manger. Il ne rejoindra jamais les rangs. A ce stade d'affaiblissement, il me paraît nécessaire d'échapper à cette image de nous-même qui va se détériorant au fil des jours. Je me dis que mieux vaut me caparaçonner d'humour pour disposer d'un peu de recul dans cette adversité annoncée. Ceux qui prennent les choses trop à cœur, à l'expérience, encaissent mal et la dureté de l'épreuve, et sa durée. Cependant, les apprentissages se poursuivent. Les techniques et tactiques des guérilleros sont analysées, commentées. Les techniques et tactiques de contre-guérilla également. Les moniteurs se révèlent excellents pédagogues. Celui qui est chargé de nous inculquer les bases du tir en forêt rencontre un franc succès. Il a fait mouche sur toutes ses cibles disséminées de part et d'autre d'un sentier que l'on doit emprunter en courant. Après lui, en revanche, du côté des stagiaires, nos résultats auraient de quoi rassurer un ennemi potentiel. Qu'à cela ne tienne ! Nous répéterons l'exercice jusqu'à une nette amélioration de l'ensemble de la classe. Les inspections nocturnes d'armement se poursuivent. Mais le ton change, et se fait plus sentencieux. Puis quand l'arme est sale, on évolue vers l'engueulade majuscule, avec un moniteur qui vocifère et postillonne à vingt centimètres de notre nez. Inévitablement, un stagiaire craque et laisse tomber son fusil et ses pièces en voulant porter au moniteur un coup qui n'arrivera jamais à destination. Il réalise aussitôt qu'il était testé et fait amende honorable. Il ramasse alors les armes et les pièces qui jonchent le sol et part les nettoyer. Quand il revient, bon dernier à se présenter, le moniteur lui sourit. Le corbeau de la fable s'en tirera avec un avertissement, mais parviendra à la fin du stage.

Parmi les enseignements de base, l'orientation en forêt s'avère complexe, particulièrement pour les citadins. En marchant sur un axe donné d'une piste à une autre, il arrive que les écarts par rapport au point prévu d'arrivée soient de plus de 150 mètres sur un kilomètre, soit plus de 15% de la distance parcourue, ce qui s'avère inacceptable pour une infiltration de plusieurs jours en jungle censée déboucher sur l'ennemi. Nous apprenons à devenir plus rigoureux, à ne pas dévier de nos repères.

Au milieu de ces cours éminemment éducatifs se glissent de multiples pièges destinés à tester notre résistance physique, morale ou psychologique, avec pour objectif final de tester notre capacité à commander en état de fatigue avancée.

Un beau soir, immédiatement après le repas, l'un des cadres du CIGS, du grade de Chef de Bataillon, nous convie à une conférence sur la faune microbienne du Rio Solimoès. Dans la petite paillote en amphithéâtre qui nous accueille, après dix minutes d'un verbiage fade, monocorde et ininterrompu, c'est l'hécatombe. Chez ceux qui ont le plus de retenue, seule la tête bascule. Les autres glissent mollement de leur banc en ciment avant de tomber. Silencieusement, les cadres présents font signe aux fautifs de gagner le fond de la pièce et de récupérer debout, en silence. Ils peuvent revenir à leur siège après dix minutes de station verticale. C'est une petite ronde continue, sur fond sonore à peine audible, qui s'installe. L'un des stagiaires fait sans doute un mauvais rêve et se met à crier au moment où il glisse, déclenchant l'hilarité générale. Le discours se poursuit impitoyablement, pendant presque deux heures. Pour corser encore la difficulté, l'orateur baisse légèrement le ton, forçant chacun à tendre l'oreille. A vingt minutes de la fin de la conférence, il ne reste plus que six ou sept élèves assis. Quand vient le moment tant attendu de la fin de cette vertigineuse logorrhée, le conférencier, qui à aucun moment ne s'est départi de son sérieux, nous invite à poser nos questions. Quelques regards assassins et visiblement dissuasifs se posent sur les épaules des plus zélés d'entre nous. Au moment où nous refluons vers notre petit campement, les autres cadres présents s'approchent de l'hypnotiseur et lui susurrent « *Ainda melhor do que da ultima vez* », encore mieux que la dernière fois ! Pour ma part, je prie *in petto* pour n'avoir pas de questions sur le sujet à la prochaine interrogation écrite. Rester à demi éveillé a consommé toute mon énergie. Je n'ai retenu que des bribes du *laius*.

Dans les jours qui suivent, l'instruction porte sur les différentes techniques de franchissement à sec. Cet enseignement est en tous points semblable à ce que nous apprennent les différents stages « commando », à Mont-Louis, à Givet, à Cayenne. Le matériel et les réalisations ne divergent en rien. Mes acquis dans l'élaboration des ponts de singe et des tyroliennes doubles me font gagner un temps précieux sur les camarades confrontés pour la première fois à ces savoir-faire et techniques. Nous travaillons par deux ou par trois, selon la réalisation demandée par le moniteur. Puis nous avons deux heures environ devant nous pour nous acquitter du travail attendu. La maîtrise du sujet nous laisse entre 30 et 40 minutes de libre, passées bien évidemment à résorber le manque de sommeil dont nous souffrons tous. L'instruction sur le franchissement touche à sa fin quand je dois faire équipe avec un nouvel équipier brésilien. Avant que nous ne partions vers nos emplacements de travail, distants les uns des autres, un autre officier, avec lequel s'est instaurée une confiance mutuelle, vient m'avertir discrètement que mon nouveau « binôme » est du genre mauvais coucheur. Très vite, les faits confirment cette information. Il veut que les choses soient faites à sa manière, et ni n'écoute ce que je lui propose, ni ne regarde comment gagner du temps.

Un brin dictatorial, et se croyant sans doute dépositaire de la vérité en sa qualité de brésilien, il ne tarde pas à hausser le ton. Bientôt, ce n'est plus le stagiaire que je vois en face de moi, mais le moniteur en train de vitupérer parce que mon poignard est sale. Je me délivre de la frustration envers le moniteur en mettant un bon ramponneau à mon camarade stagiaire. Il tombe, saigne un peu du nez, mais au moins le silence a-t-il regagné la petite clairière. Sans mot piper, il revient participer à la réalisation des nœuds demandés. Notre travail satisfait le contrôleur. A part moi, je me vois terminer ici mon stage pour mauvaise camaraderie. Au retour dans le groupe, les autres élèves comprennent vite. Pour m'enlever tout remords et banaliser l'affaire on me murmure des « Nao se preocupe », « ta bem ! ». Le plus étonnant reste que l'intéressé ne porte pas plainte contre moi.

Un mois s'est déjà écoulé quand nous quittons le camp pour revenir sur Manaus. La perspective d'un bon repas en ville fait naître quelques sourires. Mais à peine arrivés, nous sommes dirigés vers un bâtiment pour y subir notre première interrogation écrite. Les stagiaires se trouvent face à une série de questions rédigées sur deux feuilles doubles, portant sur toutes les matières du stage, avec l'espace nécessaire pour y répondre. Les moniteurs surveillent et se déplacent dans les allées entre les tables. Les formules de calcul des explosifs me reviennent. Ce sont les questions les plus complexes qu'il nous faudra traiter. Pour le reste, le combat mis à part, les questions sont posées clairement, sans pièges ni circonlocutions, et font appel essentiellement à la mémoire. Deux heures suffisent pour effectuer le travail demandé. Et les esprits restent tournés vers les bons restaurants de la ville. Pour ce qui me concerne, je suis impatient de m'asseoir dans une churrascaria, et de faire honneur au rodéo des viandes défilant tout au long du repas. J'étais loin d'imaginer qu'à l'issue de l'interrogation écrite, un autre camarade allait nous quitter. Le moniteur qui nous rassemble avant de rembarquer à destination du camp de jungle nous annonce sobrement, sans état d'âme aucun, que l'intéressé a quitté le cours pour résultat insuffisant au test.

Les progressions en forêt, qui se faisaient en ouvrant le passage au coupe-coupe vont désormais prendre un tour nouveau. Nous apprenons à nous déplacer sans layonner, c'est-à-dire sans laisser de traces exploitables par l'adversaire. Ce nouveau mode de progression est éreintant. Les ouvreurs de chemin, ou éclaireurs, passent leur temps à écarter les lianes et branches pour faciliter la progression du camarade qui suit, lequel répète les mêmes gestes pour le suivant, et ainsi de suite. La facture énergétique est telle que désormais, au moindre signe d'arrêt de la colonne, quelle que soit sa durée, une bonne quinzaine de stagiaires s'endorment, dans toutes les positions, couchés, debout, penchés en avant appuyés sur leur arme, adossés à un tronc, etc... Toutes les dix minutes, les moniteurs nous intiment le silence, au prétexte qu'avec le raffut que l'on génère, l'ennemi nous entendra venir à cinq cents mètres. Le rationnement permanent, le déficit de sommeil et le harcèlement moral incessant ont des effets divers sur les individus. Quand la tête de colonne stoppe la progression en silence, à la demande du moniteur, c'est souvent le télescopage derrière. Lors des changements de direction, il arrive qu'un camarade poursuive seul sur son axe, déconnecté du réel. Les copains partent alors à sa recherche. Le moniteur feint de s'en contreficher. Les oublis se font plus nombreux. L'un d'entre nous oublie son arme au redémarrage de la colonne, ce qui lui vaut un remontage de bretelles de superbe facture par l'un de nos tortionnaires... et va provoquer l'hilarité chez ses pairs lorsqu'il raconte l'anecdote au campement. Une solidarité de groupe prend forme, que rien n'entamera jusqu'à la fin du stage. Il n'y aura plus de défection ni de renvoi jusqu'à la remise des diplômes.

Un des temps forts de la phase d'instruction terrestre est l'assaut vertical. Regroupés au sommet d'une paroi rocailleuse d'une quinzaine de mètres de haut, nous absorbons attentivement chaque mot des conseils donnés par le moniteur. Mais cette fois-ci, la mise en confiance du moniteur qui commence par : « Vous avez tous fait du rappel, eh bien c'est pareil » fait un flop terrible quand il amorce son rappel face au sol, tout en tirant sur des objectifs disséminés au sol. Nous avons certes tous fait du rappel, mais c'était dos au sol, en réglant au mieux nos bords contre la falaise. En l'occurrence, les mousquetons dont nous devons nous servir nous sont inconnus. Il va falloir assimiler rapidement leur fonctionnement.

Pour l'occasion, les stagiaires bénéficient d'un public élargi à cinq cadres. Je comprends mieux pourquoi quand s'élanche le premier d'entre nous, qui glisse de cinq mètres avant de disperser ses balles au pied de la falaise, à dix bons mètres de l'objectif. Les suivants ne font guère mieux, une arme arrive au sol bien avant son propriétaire, d'autres se retournent avec leur arme en descendant, provoquant un vif mouvement de recul du groupe des observateurs, deux autres effectuent un contact viril avec le sol. Et pendant ce temps, les instructeurs venus prendre du bon temps se gaussent ouvertement. Une fois tous regroupés au pied de la paroi, nous allons vérifier l'état des cibles. Les impacts sur les cinq ou six cibles se comptent sur les doigts d'une main. Cumulées, ces petites expériences nous font prendre conscience du niveau de nos instructeurs.

Les marécages amazoniens

Après environ sept semaines de stage, un bâtiment de la marine brésilienne embarque stagiaires, moniteurs et état-major à son bord, puis après environ six heures de navigation nous débarque dans une zone de bras morts et de marécages du Rio Solimoès. Nous attaquons alors la phase aquatique du stage. Désormais, nous passerons l'essentiel de nos journées trempés de la tête aux pieds. Les premiers jours sont consacrés à la constitution d'embarcations de fortune et au franchissement de petits bras de lacs. L'eau chargée en alluvions est opaque et dissimule les bestioles qui circulent sous ces surfaces marécageuses. Il arrive que l'on sente distinctement ces poissons ou autres vous frôler, sans en distinguer ni la longueur, ni la forme, ni la couleur. L'anomalie tient à ce que ce frôlement dure parfois plusieurs secondes, et vous précipite dans d'effrayantes conjectures. Bien sûr, nous apprennent les moniteurs auxquels nous posons la question, quelques anacondas traînent fréquemment dans ces lieux, mais selon eux, il est plus vraisemblable que ce soit un lamentein qui soit venu jouer avec nous. Cela sent un peu fort la réponse toute faite, mais au moins cette proposition a-t-elle le mérite d'écarter la menace ! On feindra de s'en satisfaire ! Quelques jours après, pendant la traversée d'un bras de lac avec des radeaux de fortune, je vois émerger à dix mètres de moi au plus une tête grise flanquée d'yeux proéminents, curieux de ce ballet aquatique venant troubler l'habituelle quiétude du lieu. C'est bien un lamentein, inoffensif. Le lendemain, un autre exercice nous attend, plus corsé : une tyrolienne d'une soixantaine de mètres a été installée par les moniteurs au-dessus d'un plan d'eau.

Sur les berges, le départ et l'arrivée sont environ à dix mètres de la surface de l'onde, et le bas de la parabole dessinée par la corde doit se situer à cinq mètres environ de hauteur. Nous devons tous traverser, avec notre musette, notre arme de dotation, le Fall, auquel l'encadrement a ajouté une carabine USM1. Il s'agit d'abord de bien assujettir les armes et la musette. Il s'agit ensuite et surtout de s'économiser pour pouvoir tirer sur les bras après la mi-distance. Or la technique semble n'avoir pas été assimilée par tous. Une carabine USM1 tombe à l'eau. Deux stagiaires, épuisés, lâchent prise dans le dernier tiers de la tyrolienne et chutent en criant. Ils sont immédiatement récupérés par le petit zodiac de sécurité qui faisait des ronds dans l'eau en dessous de la corde. A l'arrivée, les treillis humides, râpés par la corde laissent entrevoir des muscles rouges et endoloris. L'état de faiblesse des stagiaires venant de traverser est tel qu'un silence lourd s'est substitué aux commentaires habituels suivant une épreuve corsée. Chez les plus coriaces, une esquisse de sourire a du mal à poindre. Il n'est plus question depuis longtemps entre nous de compétition. Nous ne sommes plus tendus collectivement que par ce seul objectif : terminer le stage.

Il en est toujours un dans le groupe pour rabibocher deux orgueilleux, désarmer toute forme de bellicisme, désosser les susceptibilités mal placées. Mais ce franchissement survenant après des journées d'ascétisme est allé puiser dans nos réserves les plus profondes. Nous le sentons. Le stagiaire de jour se fait porte-parole de tous auprès des moniteurs pour le leur dire. Est-ce consécutivement à notre demande ? Un léger changement s'opère dès le lendemain. La part de chacun dans la gamelle se fait un peu plus lourde, et les contrôles nocturnes s'espacent. L'aguerrissement à ces zones inhospitalières ouvre la porte à une confiance en soi qui nous faisait défaut en débarquant des bateaux. Au fil des jours, nous avons appris à nous repérer dans ce labyrinthe de cours d'eaux et de lacs, à nous abriter, à y combattre. Nous sommes encore loin de considérer, comme certaines populations des régions brésiliennes du Parana et de l'Amazone que nous pourrions passer ici une bonne part de notre vie, mais au vu de l'objectif final, l'essentiel est acquis : nous sommes capables d'y vivre quelques temps sans trop nous faire remarquer par des réflexes allogènes.

Avant de quitter les lieux, nous sommes divisés en petits groupes de 4 ou 5 pour participer à un dernier exercice à l'occasion duquel nous mettons en pratique les principaux acquis de cette phase du stage : infiltration terrestre et aquatique, cache, repérage, entretien de l'armement, autoprotection, rapports réguliers au commandement. Puis vient le moment du rembarquement, et du retour sur Manaus. Le pont du bâtiment de la Royale brésilienne qui nous ramène n'est qu'un immense dortoir. Les instructeurs et moniteurs qui nous encadrent ne sont pas épargnés et dorment d'un juste sommeil au milieu de leurs stagiaires. Ils ont été omniprésents pendant cette phase du stage, par expérience sans doute ? Mais ici, parmi leurs alter ego de la Marine fluviale brésilienne, aucune faveur de confort ne leur est accordée. Ou peut-être est-ce un choix ? Toujours est-il qu'ils s'élèvent dans notre estime. Dans le sillage du bateau, quelques dauphins roses nous accompagnent quelques instants. Ils sont semble-t-il plus petits que leurs cousins de Méditerranée. J'apprendrai de la bouche d'un de mes camarades qu'ils sont aveugles, et chassent au sonar, en émettant de petits cris.

Au retour, nous avons droit à un nouveau quartier libre d'une journée et demie. Avec un petit groupe de camarades, nous jetons notre dévolu sur un bon restaurant italien le premier soir et un repas de poissons à proximité du port le midi du second jour. Assommés de fatigue, certains ne quittent pas le dortoir et résorbent consciencieusement leur manque de sommeil en parant aux sollicitations premières de leur corps : manger, dormir. Quelques stagiaires sur-vitaminés trouvent néanmoins les ressources pour aller danser.

Ultimes sollicitations

Le retour au camp forestier se fait sans grand enthousiasme de la part des « numérotés ». Il fait ressurgir chez tous les moments difficiles passés là, différents sans doute dans le temps et la forme pour chacun. Nous mettons à présent bout à bout les divers apprentissages pour conduire des missions qui s'approchent de l'exercice final. Ces missions font appel à presque tout ce qui nous a été enseigné : se fondre dans le milieu, y progresser sans bruit, le plus précisément possible, commander au geste, appliquer les techniques et tactiques apprises en imposant à chacun comme à soi-même une économie d'effort de tous les instants. Une infiltration réussie doit offrir l'effet de surprise et désorganiser l'adversaire. Il reste à ce stade environ trois semaines avant d'atteindre la cérémonie des brevets, remis devant le général commandant la région « Amazonas ».

Parmi les apprentissages quelque peu inattendus et néanmoins mémorables figure le cours sur le dépeçage des animaux comestibles. Afin de nous placer dans des conditions optimales d'écoute, nous renouons ce jour-là avec une pratique que nous avons crue abandonnée : passer sans s'arrêter à l'heure du déjeuner devant les paillottes du réfectoire. Dans la clairière où nous arrivons, nous prenons place dans des gradins en bois et écoutons nos instructeurs nous apprendre comment, une fois tués ou attrapés, dépecer les animaux comestibles locaux, et quelles parties du corps consommer. Des serpents aux singes, une bonne partie du bestiaire local a été sollicitée dans sa diversité. Pour les iguanes, enlever sans les percer les glandes qui se trouvent près des pattes, ce qui rendrait la viande immangeable. Pour les oiseaux, les ébouillanter avant de les plumer. Pour les cerfs, les pécaris, les cabiais, les agoutis, les tapirs, tout est comestible, et le dépeçage aisé. Les serpents sont tous comestibles, même les venimeux, mais les goûts varient. Il convient simplement de séparer la tête des crotales ou des grages largement derrière les mâchoires afin d'éviter d'inciser les glandes à venin. Les boas et anacondas, nous explique-t-on, ont une saveur entre le poulet et le poisson à chair ferme. Ce détail me ramène quelques mois en arrière, à Sinnamary, en Guyane où, avec mon épouse, nous avons mangé de l'anaconda. Quant au caïman, comme pour l'iguane, il convient de ne pas percer certaines glandes. Puis c'est au tour d'une tortue d'être dépecée. Le moniteur mâtiné d'indien procède rapidement et très précisément : un coup de coupe-coupe entre les pattes d'un même côté, puis de l'autre. L'animal meurt à la seconde où la carapace ventrale est enlevée. Puis viennent les explications sur la manière de préparer un singe à la cuisson. Me reviennent alors en mémoire ces étals de chasseurs, alignés au bord de la crique de Cayenne, sur lesquels gisaient écartelés les corps dépecés des paresseux, ces singes lents dont raffolent les guyanais. Le spectacle était difficilement soutenable pour un métropolitain, intolérable voire révoltant pour leurs épouses.

Le cours touche presque à sa fin. Indulgents, nos moniteurs nous ont préparé une petite surprise. Ils nous bandent les yeux. Puis, dans une grande boîte de ration, à tour de rôle, nous piochons un morceau de viande cylindrique non identifiable qu'ils nous demandent de mâcher jusqu'à éclatement avant de l'avaler. A peine les premiers à passer se sont-ils acquittés de cet impératif qu'ils sont pris de furieux vomissements. Vient mon tour. Je ne suis pas serein. Je pioche et me jette aussitôt dans la bouche cette boulette qui se refuse à l'analyse.

Le lieutenant brésilien insiste lourdement pour l'entendre « claquer » dans ma bouche. A la seconde où je perce la chose se répand dans ma cavité buccale un filament gluant et caoutchouteux. Je m'écarte précipitamment et recrache ce que j'ai deviné être un œil de singe. Pendant quelques secondes, mon estomac tergiverse, ne sachant s'il va restituer le petit déjeuner du matin...ou pas. J'apprends quelques minutes après que le « menu » comportait aussi des testicules du même animal. Après réflexion, j'estime n'avoir pas subi le pire.

Les jours suivant la mission qui nous est confiée exige une infiltration plus longue qu'à l'habitude. Après 48 heures de crapahut lors desquels l'encadrement nous a généreusement octroyé 4 heures pour récupérer, par petits morceaux d'une heure environ, bien sûr, et dans le confort moelleux universellement reconnu de la jungle amazonienne, où un insecte de forme et de taille différente vient vous tenir éveillé environ toutes les deux minutes, nous arpentons à 11h30 du soir une piste plantée sur une ligne de crête. Les moniteurs font stopper la colonne sur la piste et nous répartissent par moitié de part et d'autre. Deux vieux GMC viennent encadrer les stagiaires assis et se font face, phares allumés. Les moniteurs nous distribuent alors ce qui sera notre dernier test écrit. Sans autre ordre du commandement, l'initiative est de mise.

Aussi, par petites touches, guidés par la nécessité de pouvoir lire, à laquelle s'ajoute l'interdiction d'approcher des camions, nous réalisons que nous n'avons d'autre choix que de nous asseoir le plus près possible de la piste. Les ordres nous sont alors donnés par haut-parleur, avec le temps imparti pour l'épreuve.

Le contact avec le sol hors de la triple canopée provoque chez quelques stagiaires une léthargie immédiate. En s'écartant un peu de la forêt, la sensation de menace permanente s'atténue. Je me surprends alors à penser que l'homme une fois sorti des cavernes et soucieux de sa sécurité n'avait guère d'autre choix que de s'installer en des lieux aux vues dégagées. Mais la réalité vient vite télescoper ce vagabondage intellectuel. Il aura suffi que la volonté de quelques stagiaires s'effrite d'un rien, et leur tête dodeline quelques secondes avant de s'affaisser brutalement de dix centimètres. Un petit rebond encore, on lâche involontairement le stylo donné par le moniteur, le chef glisse un peu encore à gauche ou à droite, et c'est le rendez-vous avec Orphée ! Mais voilà, nous sommes au CIGS de Manaus, et tout est prévu. A l'explosion de la première grenade offensive, ceux qui ne dorment pas raidissent la position, les semi-léthargiques respirent profondément, revoient leur assiette au sol et replongent le nez dans leur copie, et ceux qui sont brutalement tirés du sommeil maugréent quelques imprécations, toutes à l'honneur des cadres du CIGS, il va sans dire ni écrire. Les explosions se succèdent ensuite, à raison d'une toute les deux minutes.

Et les moniteurs ayant repéré les récidivistes, les lanciers se rapprochent à quelques mètres des individus. Lorsque le pensum prend fin, il ressort de nos discussions entre nous que nul n'a pu aller au bout du QCM, loin s'en faut. Mais cette remarque n'affecte en rien nos cadres, et les ordres sont donnés l'instant qui suit pour effectuer les 8 kilomètres qui nous séparent du camp. L'arrivée aux hamacs se fait dans le même silence respectueux que les premiers pas dans un hôtel 5 étoiles.

Nous sommes à ce stade parvenus à un temps fort du stage, ayant largement contribué à le faire connaître *ex-cathedra* : la semaine de survie en jungle. A l'issue de notre dernière permission à Manaus, j'avais assisté dans le dortoir à des scènes assez curieuses de stagiaires se livrant avec beaucoup d'application à des travaux de couture. L'un de mes camarades m'expliqua alors avec un petit sourire sarcastique, que nos couturiers tentaient de dissimuler qui du riz, qui du manioc, qui des vitamines réduites en poudre et ensachées, mais que les moniteurs étaient rompus à l'exercice et qu'ils s'exposaient à une forte désillusion. De fait, lorsque nous descendîmes des camions pour une première halte après le camp de base, un lieutenant nous expliqua que pour des raisons de sécurité, nous devions passer une visite d'aptitude à la survie. Par groupes de sept, nous fûmes donc invités à laisser nos sacs et nous dévêtir intégralement dans une pièce pour obtenir le pseudo-certificat d'aptitude pendant que les moniteurs, parfaitement rompus à l'exercice, désosaient sacs, vidaient les doublures des ceintures, tâtaient et palpaient tous les équipements, et décernaient une prime d'originalité à celui d'entre nous qui avait dissimulé de la vitamine en poudre dans les ourlets de son pantalon. Au retour dans la pièce, les fraudeurs dépités constatèrent qu'il ne restait pas un seul grain de riz dans les boudins du sac à dos, que la poudre multivitaminée s'était volatilisée, bref, que nous entamions la survie à égalité de chance les uns avec les autres. Puis les armes et les munitions furent distribuées ; il s'agissait de deux fusils à un coup de calibre douze et de sept cartouches par groupe. Et, cerise sur le gâteau, nous avions droit à une petite boîte d'allumettes. Nous ne possédions aucun vêtement imperméable. Aussi, la pluie se faisant menaçante, sitôt perçues, les allumettes disparurent sous les couches d'une chemise pliée puis repliée, sacrifiée pour la bonne cause.

Après un court trajet en camion, nous fûmes invités à suivre un moniteur qui après deux kilomètres, soit environ une heure trente de marche, nous indiqua notre lieu de bivouac. Par chance, l'endroit était dénué de cette végétation arbustive basse qui coupe les vues, et un petit ruisseau serpentait à quelques dizaines de mètres du bivouac. Conscients de ce que nos forces iraient en déclinant, il nous parut congru d'effectuer ce jour même les reconnaissances du voisinage. A quelques centaines de mètres du bivouac le bord opposé du ruisseau se révéla d'un grand intérêt : le sol boueux portait des empreintes de maïpouris (tapirs) et de pécaris. Et nous savions que ces animaux venaient s'abreuver la nuit. Nous nous postâmes en bord de rivière, l'autre tireur désigné et moi-même, le plus silencieusement possible et notre attente commença. Ce n'est qu'une heure plus tard, au moment où la fatigue s'apprêtait à avoir raison de notre éveil, qu'un léger bruit nous injecta l'adrénaline nécessaire pour réendosser des réflexes de chasseurs. J'écarquillai les yeux mais ne distinguai qu'une vague forme, à une quinzaine de mètres de nous environ. La bestiole tergiversa quelques secondes- nous avait-elle flairés- puis s'approcha. A vue de nez, c'était un tapir d'une trentaine de kilos. Mais je me gardai bien de penser que la survie était terminée.

La silhouette restait floue. J'attendis qu'il se présentât par le flanc pour tirer au défaut de l'épaule...et le voir détalé, avalé en deux secondes par la forêt. Mon compagnon eut le temps de tirer lui aussi, sans plus d'effet.

Pour ce soir, avec le tintamarre déclenché dans ce secteur, il n'était pas utile d'insister. Nous rentrâmes penauds au bivouac et nous sentions un peu coupables d'avoir laissé filer une belle occasion. Je me demandai pourquoi nos cartouches – mon co-chasseur était lui aussi convaincu d'avoir fait mouche- avaient eu si peu d'effet sur la bestiole.

La chasse du lendemain m'apporta la réponse. A cent cinquante mètres de l'abri de fortune que nous avons construit le premier soir, un calao multicolore était perché sur une branche. Il n'avait pas de fromage dans son bec, et j'avais un fusil dans les mains. Je tire. Un nuage de plumes me dit instantanément que j'ai touché. L'oiseau tombe, plumé, vidé, et passablement décharné. Je comprends alors que la cartouche utilisée contenait du gros grain. De retour au bivouac avec la maigre dépouille du volatile, j'alertai l'autre chasseur du groupe et nous ouvrîmes précautionneusement les cartouches pour vérifier leur calibre. Les cartouches, qui se ressemblaient toutes extérieurement, contenaient en fait des plombs de taille différente. La veille, nous avons sans doute tiré le tapir avec du petit plomb, qui n'avait que peu pénétré, mais lui avait donné un bel élan. En rationnant les restes du calao, nous réussîmes à grignoter pendant deux jours. La cueillette et les racines alentour étaient rares. Quant au cœur de palmier, que recèle un type d'arbre peu rare dans ces forêts, il est hors de question d'aller le récupérer. L'abattage du palmier et sa découpe consomment trois fois plus d'énergie que nous n'en récupérerons en mangeant les feuilles tendres enroulées logées au centre du tronc, dans sa partie haute. L'entretien du feu resta la raison suffisante pour maintenir un tour de garde la nuit. De jour tout le monde se dévoua pour alimenter à minima ce petit feu qui par bonheur chassait les insectes.

L'un de nos camarades, plus affaibli que nous sans doute par le rythme et les privations du début du stage raréfia ses moments de position verticale et commença à passer le plus clair de son temps à dormir. Pour tous, le rayon d'action s'était singulièrement raccourci. Nos ventres faisaient entendre de curieux gargouillis. Mais par chance, l'eau ne manquait pas. La boire chaude nous parût un luxe. Pour la chasse, nous étions quasiment résignés. Dans le périmètre qui nous était encore accessible, aucun animal ne se hasarda. A cause du feu, d'abord, et probablement, ensuite, à cause d'une odeur *sui generis* qui devait commencer à porter loin !

Le miracle survint l'avant dernier jour de la survie. L'autre chasseur, qui était resté obstinément à proximité de l'endroit où nous avons tiré notre tapir tua un pécari d'une dizaine de kilogrammes. Il fut accueilli en héros lorsqu'il arriva avec la bête sur l'épaule. Les gestes habituellement simples de la découpe, du désossage, revêtirent soudain un caractère irréel : la faim et la fatigue par elle engendrée avaient fait de nous des personnages gauches, maladroits, essoufflés au moindre effort, et il nous fallut un temps fou pour préparer et faire cuire cette viande. Une autre surprise nous attendait. Nos estomacs et duodénus, non sollicités depuis des jours, avaient rapetissé. Avaler un simple petit morceau de viande prenait dix minutes. Ceux qui eurent les yeux plus grands que le ventre ne purent conserver leur pitance. Nous dûmes attendre patiemment que notre estomac, notre foie, nos intestins se réaccoutument. Et il nous fallait pour chaque morceau avaler une gorgée d'eau afin d'en faciliter l'ingestion puis la digestion. Nous dûmes donc contenir la faim qui nous tenaillait pendant 24 heures.

A l'occasion d'un très bref retour au siège du CIGS à Manaus on nous distribua le matériel que nous allions emporter pendant l'exercice final. Et chacun d'entre nous fut placé devant un choix tout simple : soit prendre le hamac, soit prendre 1,5 kilogramme de riz. Dormir sur le sol en pleine forêt nécessite certes quelques aménagements mais n'a jamais été source de cauchemar en ce qui me concernait. J'optai donc sans hésiter pour le riz. Pour l'exercice final, nous étions jumelés avec le cours des sous-officiers, sensiblement de nombre égal avec le nôtre. Je fis ainsi la connaissance de mon binôme, et sympathisais très vite avec lui. L'homme était mince, mais nous l'étions tous, et métissé indien. Une drôle de lueur s'allumait parfois dans son regard où elle dansait quelques minutes avant de disparaître. Puis s'opéra la répartition des armes et des munitions. Dans chaque groupe fort d'une dizaine d'hommes, outre l'armement individuel, nous devions convoier dans notre périple forestier un mortier et ses munitions, soit une douzaine d'obus de 81 millimètres de 3,3 kg chacun. Avant ce qui suit, il n'est pas superflu de savoir que le tube pèse 17 kg, la plaque de base 14,8 et le bipied un peu plus de 12 kilos. Ces charges tournaient dans le groupe. La plus incommode restait le bipied, difficile à arrimer, encombrant dans le franchissement des zones broussailleuses, et qui donnait l'impression de s'accrocher malicieusement à la moindre branche ou liane qui traînait sur notre itinéraire. Car bien entendu, il nous était strictement interdit de couper la moindre herbe, branche ou arbrisseau qui put entraver notre progression. Les binômes de tête, de surcroît responsables de l'orientation, bien que soulagés pour cette tâche des éléments de mortiers, mais néanmoins porteurs d'obus, devaient garder leur axe de pénétration entre les troncs, les lianes, les herbes hautes sans les couper. Après deux heures de cette progression, où il fallait tour à tour écarter, repousser, escalader, contourner, se baisser, soulever, parfois passer à genoux, les deux binômes de tête, épuisés, étaient relevés par deux autres, et les armes lourdes et munitions permutaient sans bruit à l'intérieur du groupe. Les ordres ou signalements se faisaient par gestes, parfois dans un murmure. Les haltes étaient courtes, et les redémarrages de plus en plus poussifs au fil des jours. Car au midi du troisième jour, les derniers grains de riz avaient été consommés. A ce stade, nous savions qu'il ne restait qu'une journée d'infiltration avant d'aborder notre objectif. Le soir, après que mon binôme et moi-même eûmes sommairement aménagé le sol pour y dormir, je partis à la recherche d'un ruisseau pour remplir les gourdes, laver ma chemise et faire un brin de toilette. Au retour, j'annonçai à mon binôme « parece-me che vi um pequeno jacaré », il me semble avoir vu un petit alligator. En bondissant sur son coupe-coupe, il me demande où puis file en courant dans la direction indiquée et revient quinze minutes plus tard, tenant la bestiole par le cou. « Il était bien où tu m'as dit », me dit le gaillard sobrement. Après avoir scrupuleusement respecté les consignes du découpage des alligators, partagé, et fumé ce qu'il fallait pour le lendemain, nous passâmes une excellente nuit. Le lendemain, alors que la colonne de marche se reconstituait, j'observai attentivement l'état général « des forces ». L'aspect extérieur qui se dégageait n'était guère brillant : deux pantalons de treillis sur trois avaient cédé à l'usure accélérée des frottements, de la sueur et du sel, et laissaient apparaître les genoux, idem pour les coudes de vestes, les physiques étaient secs comme sarments de vigne, mais persistait dans les yeux de beaucoup cette petite lueur provocatrice qui trahissait une volonté d'airain et la survivance de quelques forces insoupçonnées.

Quand les ordres furent donnés, puis transmis verticalement afin que nul n'en ignore, la colonne s'ébranla. Le scénario ne dévia pas de celui des jours précédents : changement de grade, changement de charge, et de place dans la file de progression. Vers les 4 heures de l'après-midi, l'atmosphère se tendit brusquement. Nous approchions de l'objectif et il nous fallait redoubler de vigilance et de discrétion. Nous ne progressions plus que de quelques centaines de mètres d'abord, puis de quelques dizaines lorsque nous pûmes distinguer les premières bâtisses du village bordant le lac de Manacapuru. C'est à ce moment qu'en passant dans un faisceau de branches entrelacées, je me blessai au sourcil. Je me mis à saigner abondamment, mais la douleur ne m'incommodait pas. En revanche j'étais passablement inquiet. Cette inquiétude s'envola lorsque je vis arriver vers moi le toubib en personne, et non un de mes camarades de stage. La réparation fut néanmoins plutôt rustique. Pas d'anesthésie, deux petits points de suture rapides mais bien faits, un petit pansement autocollant, et hop, je reprenais ma place dans la section comme si de rien n'était. Après un tir fictif d'artillerie, nous nous préparions à donner l'assaut sur les objectifs qui nous avaient été assignés quand l'air se mit à vibrer, puis à un vrombissement assourdi et lointain succéda le harcèlement sonore des moustiques qui avaient flairé le sang. Ils étaient des millions. A chaque claquement des mains dans l'air nous en explosions une dizaine qui nous maculaient les paumes et les doigts mais cela ne changeait rien. Par les trous des treillis, au visage, aux oreilles, sur le front et le nez, nous en étions couverts. Malgré la moustiquaire de tête qui nous protégea un peu, les insectes se repaissaient. Notre impuissance dans cet affrontement me fit penser à la Chine déclarant la guerre à Monaco. La lutte dura des heures, bien après que le commandement nous eut annoncé que le combat était terminé. Nous devions attendre le lendemain 8 heures que les camions arrivent pour nous récupérer. A 6 heures 30 du matin, aussi brusquement qu'elle était apparue, la nuée de moustique se déplaça, le vrombissement décrut, puis un curieux silence s'installa. Cette gigantesque surprise avait été diversement appréciée. Certains avaient visiblement du mal à prendre conscience que le stage était terminé, que nous allions bientôt retrouver nos familles, que rien ne viendrait perturber nos nuits, que nous pourrions manger à notre faim. Les yeux rougis de quelques camarades brésiliens attestaient qu'ils avaient fini par douter d'eux-mêmes. Les moniteurs les réconfortaient, les félicitaient et reprenaient ce faisant visage humain. J'allais voir mon binôme pour le féliciter et le remercier de son calme et de son professionnalisme, pensant ne plus le revoir. En fait, nous nous retrouvâmes tous les après-midi de libre avant la cérémonie de remise des diplômes pour jouer ensemble au mini foot sur le terrain de hand-ball. Les séances de sport devaient en outre s'agrémenter de la présence d'un nouveau compagnon de jeu. Un matin, après un parcours de remise en forme, alors que j'étais en appui facial, concentré sur les quelques flexions-extensions de bras qu'il me restait à exécuter, je sentis un souffle humide me caresser la nuque, une brève seconde avant de sentir sur ma peau se promener sans ménagement comme une râpe à fromage. Attiré par la sueur et le sel, il s'agissait d'un des jaguars du centre, à moitié apprivoisé. Mais je ne le savais pas, et m'apprêtais à pulvériser mon record sur 100 mètres, quand il me revint que celui qui court se commue instantanément en gibier pour le félin. Il se fit à ma présence et moi à la sienne, et nous nous retrouvâmes les jours suivants.

La veille de la prise d'armes, je fus convoqué par le Lieutenant-Colonel Franklin, Commandant en second du CIGS, qui avait organisé une petite cérémonie en mon honneur, et m'apprit que mes co-stagiaires m'avaient élu meilleur camarade du stage. Il me remit à cette occasion une dague de parachutiste brésilien gravée à mon nom. J'en fus surpris et particulièrement touché. L'épisode de la courte rixe me revint brièvement. Puis nous répétâmes la prise d'armes, son déroulement, le défilé à une cadence bien différente de la nôtre ; tout était fin-prêt. C'est seulement au moment où nous devons nous placer par ordre de sortie du stage lors de l'ultime répétition que j'appris ma place de 7^{ème} sur 22. Je me dis que meilleur camarade du stage revêtait une autre valeur.

Je mis du temps à revenir à une vie normale. De retour à Cayenne, je parlai peu, dormis mal, mis du temps à reprendre mon poids de départ, et éludai les conversations sur le stage. Par chance, mon chef était compréhensif et sut, jour après jour, comment me déridier. Mon épouse fit elle aussi tout ce qu'elle put pour retrouver le mari qu'elle connaissait, plutôt disert et rieur à son départ.

Ce stage de Contre Guérilla en jungle peut paraître inutilement dur, peu attractif ou encore désuet, le Che ayant rendu l'âme depuis longtemps. En réalité, au sortir d'un stage de ce type, l'individu se connaît mieux et sait désormais quelles sont ses limites psychiques ou physiques. Il est de plus rompu à l'organisation d'une colonne appelée à utiliser des zones densément boisées pour s'approcher de son ennemi, avec une parfaite maîtrise de la navigation et de la nourriture adaptée. Ces vastes régions existent, en Amérique du Sud, en Afrique ou en Asie. Il est également capable d'anticiper les multiples et divers obstacles et incidents qui peuvent venir entraver sa progression. Enfin, ce type d'instruction fait sortir de l'anonymat des hommes sur lesquels on sait que l'on pourra compter dans toutes les circonstances, si ardues soient-elles.

Sur place, à Cayenne dans un premier temps, je pus faire profiter les hommes de la compagnie de ces tactiques et techniques fraîchement et chèrement acquises. Quelques années plus tard, muté au 6^{ème} Bima de Libreville j'eus l'occasion avec les groupes CRAP (Commando de Recherche et d'Action dans la Profondeur) de transmettre des savoir-faire plus approfondis et de clore l'instruction par des exercices grandeur nature. Je salue ici la mémoire du Lieutenant-Colonel Courcelle, qui était alors Lieutenant à la tête d'un de ces groupes, à qui je dédie ce récit.



Phase lacustre. Les pièges à poissons.



Retour de la phase lacustre



Finex. Très content d'avoir fini. C'est le matin. Nous allons rentrer !



Après avoir traversé le lac de Manacapuru, nous embarquons dans les camions.



Mon copain le jeune jaguar à la langue râpeuse.



Avec ma garde rapprochée et le jeune félin.



Trois frais brevetés avec le commandant « spécialiste » de la faune microbienne du Rio Solimoès. A l'extrême gauche, un brillant sujet, second du stage, bon camarade.



Le poignard offert par le Lt-Col Franklin.